

# « L'identité française me revient dans la figure »

**Interview.** « Identité malheureuse » ? Le philosophe s'explique.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLISABETH LÉVY  
ET CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

**Le Point :** On vous disait réactionnaire. Ne seriez-vous pas plutôt devenu identitaire ?

**Alain Finkielkraut :** Je ne suis certainement pas devenu identitaire, mais, depuis peu, je m'interroge sur l'identité française. Jusqu'à une date très récente, la France, je n'y pensais pas plus qu'à l'air que je respire. J'étais reconnaissant à mon pays des possibilités qu'il m'avait données d'être ce que je voulais être, mais je me défi-

« J'aime les livres ». Alain Finkielkraut dans son bureau parisien, le 7 octobre.

nissais politiquement, et non nationalement : dans ma période progressiste, comme dans ma période antitotalitaire, l'universalisme était ma patrie. Le mot « identité » ne me venait à l'esprit que pour qualifier ou questionner la composante juive de mon être.

**En somme, vous étiez un « Juif imaginaire », mais pas un « Français imaginaire » ?**

Français, je l'étais par la langue, par l'école, par la littérature : c'était une évidence, ce n'était pas une affirmation.

**Qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi cette évidence tranquille a-t-elle volé en éclats ?**

J'ai été brutalement renvoyé à mon identité par ceux qui, de plus en plus nombreux, déclarent leur hostilité au pays d'accueil et par le défi à nos valeurs et à nos mœurs que représentent ■■■

leurs références et leurs usages.  
**Qui sont « ceux » dont vous parlez ? Les musulmans français ?**

Je parle, précisément, des attaques contre la laïcité venues de la frange la plus militante et la plus sectaire de l'islam en France. En 1989 éclate l'affaire du voile au collège de Creil: Elisabeth Badinter, Régis Debray, Elisabeth de Fontenay, Catherine Kintzler et moi-même appelons le ministre de l'Éducation nationale à la fermeté dans un texte intitulé « Profs: ne capitulons pas ! » Nous sommes alors critiqués de toutes parts. Et je découvre que la forme de laïcité que je tenais pour une valeur universelle est une singularité française. C'est ainsi que, tout d'un coup, l'identité nationale me revient dans la figure.

**Parce qu'elle serait plus heureuse, cette identité, s'il n'y avait pas un seul immigré musulman en France ?**

Allons ! Vous savez bien qu'à l'heure de la mondialisation, économique et technologique, il est très difficile de construire un « nous »...

**L'immigration n'explique pas tout !**

Nous sommes au confluent de deux phénomènes :

une immigration que nous ne maîtrisons plus, et qui déchaîne en France sur une crise aiguë de l'intégration, et un processus démocratique, lui-même incontrôlable, qui en vient à aplatisser toutes les hiérarchies. Au nom du principe de « non-discrimination », la France plonge voluptueusement dans l'océan de l'indifférencié.

**Parce que vous, vous êtes pour les discriminations ?**

Je suis pour le discernement. Or, au prétexte de lutter contre les discriminations, on renonce à l'assimilation, cette vertu de la civilisation française qui m'a permis d'être français sans m'empêcher d'être juif. Elle a d'abord été remplacée par l'intégration, puis, aujourd'hui, par la « société inclusive », concept introduit dans un rapport du conseiller d'État Thierry Duot. Ce fonctionnaire lyrique oppose, à une France repliée sur « la célébration du village d'autrefois », la diversité de ses sources de peuplement et la magnificence de ses visages contemporains. Citant Novalis, il exalte « l'étranger, superbe aux yeux profonds, à la démarche légère, aux lèvres mi-closes, toutes frémissantes de chants ». Mais le village d'autrefois, c'est encore pour combien de temps ? - l'avilled'aujourd'hui, où règne la visibilité heureuse du féminin. C'est cette mixité française que protège l'interdiction du voile à l'école et de la burqa dans l'espace public. Ici, la coexistence des sexes ne doit pas être réglée par la séparation. Ce principe n'est pas négociable.

**Il n'en soulève pas moins une difficulté de taille :**

**Comment distinguer la critique des idées et la haine des personnes, le refus d'un certain islam et le rejet des musulmans ?**

Les lois sont là pour faire la différence. Une ensei-

gnante rencontrée lors d'un débat a eu cette phrase merveilleuse : « On n'exclut pas les jeunes filles, on exclut le voile. » C'est très simple.

**Pas pour tout le monde... C'est ce que d'aucuns appellent l'islamophobie...**

Pour ceux-là est islamophobe toute mesure qui entend soumettre les musulmans aux lois de la République, car ce qu'ils veulent, sous couleur de lutter contre le racisme antimusulman, c'est soumettre la République aux exigences de l'islam. L'islamophobie véritable consisterait à dire : votre religion est incompatible avec notre identité, vous n'avez rien à faire ici. Cette attitude doit être combattue avec la dernière énergie, mais nous avons le devoir, en vertu des lois mêmes de l'hospitalité, d'exiger le respect de nos règles et de nos valeurs.

**Sauf que, quand vous dites « nous », ils vous rappellent qu'ils en font partie puisqu'ils sont français. Ils ne sont plus des immigrés...**

Mes parents non plus, et je détesterais qu'on me dise, à l'instar de Maurras, que, Français de fraîche date, je ne peux comprendre le vers de Racine : « Dans l'Orient

désert quel devint mon ennui. »

Reste que, pour moi, être français, ce n'est pas être une composante de la diversité française. La France en moi, ce n'est pas moi, c'est Racine.

**Pour autant, l'identité française est-elle immuable, de sorte qu'il faudrait l'aimer ou la quitter ?**

Je ne suis pas un Français de souche et, déjà, je suis français autrement que mes parents. Mais, en même temps, je ne suis pas fran-

çais comme l'était le général de Gaulle. J'ai toujours en tête la phrase magnifique de Levinas sur Blanchot, auquel il fut lié par une indéfectible amitié. Pour Levinas, Blanchot était « comme l'expression même de l'excellence française ». Levinas n'était donc pas français comme Blanchot était français, et il le savait. Si on nous interdit ce savoir, on nous rend complètement idiots. C'est cela : l'antiracisme actuel fait de nous des imbéciles ! Au lieu d'un principe de résistance, c'est une forme de lobotomie.

**Et une Bretonne qui se convertit à l'islam, elle n'exprime plus l'excellence française ?**

L'excellence, je n'en sais rien. Elle est l'un des visages de la France. Mais cette trajectoire individuelle ne doit pas faire oublier que l'être est façonné par le temps. Et cela ne vaut pas seulement pour les identités diasporiques minoritaires ou étrangères. Cela vaut pour la France aussi !

**Mais de même que les Juifs ont contribué à changer la France et ont été changés par elle, il paraît normal, en tout cas inévitable, qu'un changement démographique se traduise par un changement culturel ou identitaire...**

Sans doute, mais on ne peut changer les choses, en France, qu'à partir du moment où on admet ■■■

**« Au nom du principe de "non-discrimination", la France plonge voluptueusement dans l'océan de l'indifférencié. »**

M  
S  
Impri  
L'impr  
imprim  
via un  
et fac  
Donn  
Regar



■ ■ ■ qu'il y a une civilisation française, qu'on en accepte l'héritage et qu'on cherche à y apporter sa contribution. Or une affirmation péremptoire du secrétaire général du Comité contre l'islamophobie dit l'exact contraire: « Personne n'a le droit, dans ce pays, de définir pour nous ce qu'est l'identité française. » Cette phrase folle d'ingratitude, aucun immigré des anciennes générations ne l'aurait prononcée.

**Lui la prononce, et les jeunes filles voilées aussi, qui vous disent qu'elles sont françaises. Au-delà du décret d'ingratitude, que leur répondez-vous ?**

Je leur réponds que le passeport n'est pas en lui-même créateur d'identité et qu'il faut introduire une distinction entre l'univers du droit et la réalité sensible. Si, en revanche, on en vient à confondre l'hôte et l'hôte, celui qui accueille et celui qui est accueilli, alors la France n'est plus qu'un aéroport ou une salle des pas perdus. A Roissy ou à Heathrow, nous sommes tous à égalité, tous différents et tous pareils. Pour ne pas répéter les malheurs du XX<sup>e</sup> siècle, on voudrait, étrange utopie, transformer en aéroports les collectivités humaines.

**Donc, pour ne pas être un aéroport, la France doit être un conservatoire ?**

Pourquoi un « conservatoire » ? Dans son article extraordinaire sur la « crise de l'éducation », Hannah Arendt dit qu'enseigner, c'est intégrer les enfants, ces nouveaux venus sur la terre, dans un monde plus vieux qu'eux. L'éducation doit être conservatrice pour permettre à chacun de commencer quelque chose de neuf et d'exercer ainsi ses capacités « révolutionnaires ».

On n'enseigne pas l'avenir ! Pour être créateur, il faut d'abord être un héritier. Tout le contraire de l'école d'aujourd'hui, qui, sous prétexte de favoriser l'épanouissement des enfants, fabrique à la chaîne des créateurs sans héritage.

**Qui sont ces créateurs sans héritage ? Des noms !**

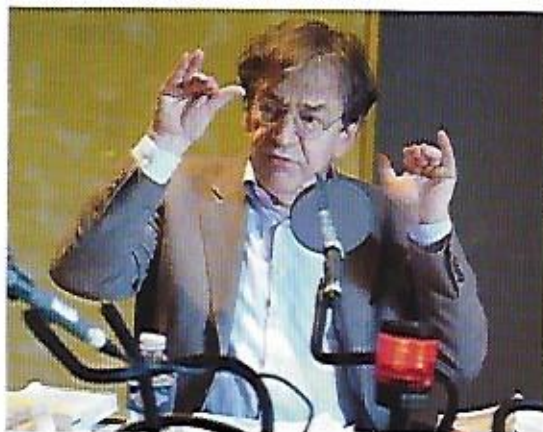
Aucun nom ne me vient à l'esprit, car ils fournissent les gros bataillons du culturel. La notion d'héritage est suspecte en France depuis la parution, en 1964, du livre de Bourdieu et Passeron: « Les héritiers ». Ces deux sociologues démontraient que les élèves issus des familles cultivées bénéficiaient à l'école d'un avantage scandaleux sur les autres. Pour y mettre bon ordre, l'école, au lieu d'élargir le milieu des héritiers, a choisi de déshériter tout le monde.

**Pourquoi l'école est-elle, selon vous, le point nodal de notre crise d'identité ?**

Parce que si, comme le proclame l'éditorialiste américain Thomas Friedman, « le monde est plat ! », l'école y contribue activement. Elle prononce d'entrée de jeu l'égalité des cultures et, à l'intérieur de la

« Elitisme pour tous ! »

Alain Finkielkraut à l'émission « Répliques », qu'il anime sur France Culture.



**« L'école fabrique à la chaîne des créateurs sans héritage. »**

culture, l'égalité entre toutes ses formes.

**Votre consternation face à l'état de la langue française, envahie selon vous par la vulgarité, ne traduit-elle pas là un mépris élitiste du parler populaire ?**

Il y a surtout un mépris de l'élite contemporaine pour la syntaxe et pour le style. Un exemple: l'officialisation élyséenne du redoublement du sujet: « La France, elle sort de la crise. » Nos gouvernants parlent comme des enfants.

**Mais démocratiser, n'est-ce pas forcément vulgariser – dans les deux sens du terme ?**

Je répondrai par la formule révolutionnaire de Vitez: élitisme pour tous ! Il n'y a pas de raison de réserver les classiques au public de la Comédie Française. Mais il n'y a pas de raison non plus, au nom de l'égalité des conditions, de les refuser à tout le monde ou

de les réduire en bouillie. Pour Tocqueville, l'idée démocratique d'égalité est plus juste que le principe aristocratique de hiérarchie. Mais, en même temps, il voit dans l'égalité deux tendances: l'une qui porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles, l'autre qui le réduirait à ne plus penser. Malheureusement, cette ambivalence disparaît dans la lecture que font de Tocqueville les militants de la démocratie radicale.

**Vieille histoire: c'est la démocratie, donc ce que nous sommes, qui menace ce que nous sommes... Votre livre se termine par « Le temps presse »...**

Je me demande si cette conclusion angoissée ne pêche pas par optimisme. La démocratie n'est plus conçue que comme la conquête perpétuelle de nouveaux droits.

On oublie qu'elle est également un destin partagé, une responsabilité collective. La démocratie a donc aussi des particularités nationales. La preuve: l'acharnement contre les lois françaises sur le voile des universitaires américaines telles Joan Scott ou Martha Nussbaum. Pour elles, l'aliénation esthétique des femmes au regard des hommes est bien plus grave que le port du voile intégral, car la coquetterie ne fait que flatter les bas instincts du mâle dominant. Martha Nussbaum explique même dans son dernier livre, « Les religions face à l'intolérance », que, dans une France rendue multiethnique par l'immigration de peuplement, la partialité pour le mode de vie majoritaire est l'archétype de la faute morale.

**Peut-être a-t-elle raison: si nous voulons, ou devons, vivre ensemble, ne faut-il pas se contenter d'une sorte de règlement intérieur ?**

Quand, dans un quartier, il y a plus de femmes voilées que de femmes au visage et à la chevelure découverts, les autochtones s'en vont. Ils n'ont pas, comme on aime à dire, la « phobie de l'autre ». ■ ■ ■

■ ■ ■ Ils se sentent devenir autres sur leur propre sol et ils ne le supportent pas. Ont-ils tort ? Ont-ils raison ? En tout cas, plus on parle de métissage, plus le territoire se couvre de frontières.

**Et plus on célèbre la disparition des frontières, plus la popularité de Marine Le Pen grimpe.**

Le malheur de la France, c'est bien que cette angoisse ne soit entendue et prise en charge que par des gens que je continue de considérer comme infréquentables. Mais quand d'autres s'y essaient, regardez ce qui leur arrive. Les ministres du gouvernement ont été invités à livrer leurs réflexions sur la France de 2025. Or on ne peut pas réfléchir à la France de 2025 sans faire des projections démographiques. Manuel Valls les a faites et en a conclu qu'il faudrait peut-être réviser la politique du regroupement familial. Un froid polaire est alors descendu sur le conseil des ministres. On se tient chaud jusqu'au sommet de l'Etat en fermant les yeux.

**Nos gouvernants n'ont-ils pas raison de s'inquiéter du « vivre-ensemble », si peu satisfaisant que soit ce terme à la mode ?**

C'est lorsque, dans toujours plus d'établissements scolaires, l'enseignement devient un « sport de combat » que l'expression « vivre-ensemble » entre dans la langue commune. Le succès du mot vient de la désintégration de la chose. Dans les années 60 et 70, il y avait certes des luttes, mais la France, sans le savoir, était une nation homogène et le « vivre-ensemble » allait de soi.

**Attendez : quand un Breton et un Provençal ne parlaient pas la même langue, la France était autrement moins homogène qu'aujourd'hui ! Cela s'est fait quand même au prix de multiples renoncements !**

« Renoncement » est un mot trop fort, et je préfère en revenir à la notion fondamentale de responsabilité commune. Je pense à « Nos meilleures années », un très beau film italien sur les années de plomb. L'un des deux héros part en Norvège, il y tombe amoureux. Il est heureux, il est européen, il est cosmopolite. Et, soudain, lui et sa jolie compagne voient à la télévision des images de Florence inondée. S'ils étaient aussi cosmopolites que ce qu'ils croient, ils resteraient ensemble ou partiraient ensemble à Florence porter secours aux sinistrés. Mais elle lui dit : « Tu dois partir. » La nation est l'espace où ce qui arrive aux autres m'arrive aussi à moi. Cela n'implique aucun renoncement à ses autres appartenances.

**Pourtant si, puisque votre héros renonce à son amour pour son pays. Nous direz-vous qu'on doit aimer sa patrie plus que sa femme ?**

J'aime les livres, la ville et la campagne, l'Ecosse et l'Italie. La conversation de mes amis m'apporte de grands bonheurs. Je suis amoureux de mon épouse. Mais, loin de partager l'enthousiasme de tant de mes contemporains pour la société multiculturelle et postlittéraire dans laquelle nous entrons, je demeure obstinément fidèle à la France qui se défait sous nos yeux ■

# Le livre qui va faire débat

## EXTRAITS

### Le vivre-ensemble est entamé

J'ouvre le rapport remis le 28 janvier 2011 au Premier ministre par le Haut Conseil à l'intégration sur « Les défis de l'intégration à l'école ». Je lis, au chapitre 3 : « Ainsi, la pression religieuse s'invite au sein des cours et dans la contestation ou l'évitement de certains contenus d'enseignement. Ainsi les cours de gymnastique et de piscine sont-ils évités par des jeunes

filles qui ne veulent pas être en mixité avec les garçons.

Ces dispenses d'enseignement, parfois justifiées par des dérogations médicales de complaisance, pose le problème du vivre-ensemble entre filles et garçons. » (...) D'où cette exhortation solennelle du HCI face aux conflits de plus en plus nombreux qui émergent au sein des classes :

« L'école républicaine doit plus que jamais se montrer capable d'assumer sa mission originelle : être le creuset où se fabrique le vivre-ensemble au-delà de la simple coexistence et de la tolérance des différences. »

### Nous sommes tous des héritiers

Le courage ne suffit pas : nous sommes jetés dans la mare de l'ignorance et ce n'est pas en nous tirant nous-mêmes par les cheveux, comme le baron de Münchhausen, que nous en sortirons. Pour le dire d'une autre image : nous ne naissons pas tout armés de la cuisse de Jupiter. Bref, nous avons besoin d'instruction, c'est-à-dire de maîtres, pour pouvoir, au bout du compte, nous affranchir de toute direction étrangère. Nul ne pense par lui-même sans détour par les autres, et notamment par ce qui a été pensé avant lui. Comme le dit admirablement le mathéma-

ticien Laurent Lafforgue, « la faculté de penser fait partie du propre de l'homme et elle est donnée à chacun, mais la pensée elle-même en ses diverses manifestations qui composent la culture n'est pas innée. Elle est une lente construction humaine, une tradition, un héritage que chaque génération reçoit de la précédente qu'elle retravaille, enrichit, transforme et approfondit. L'école est par définition le lieu où les nouvelles générations sont introduites dans les traditions culturelles de l'humanité qui portent la pensée. »



« L'identité malheureuse », d'Alain Finkielkraut (Stock, 240 p., 19,50 €). Parution le 16 octobre.

### Le jeune

Un nouveau sujet historique, apparu sur la scène du monde dans les années 60 du XX<sup>e</sup> siècle, réclame aujourd'hui son dû : le jeune. La jeunesse est, si l'on ose dire, une réalité aussi vieille que l'humanité, mais ce qui différencie le jeune des enfants et des adolescents de toujours, c'est qu'il campe désormais sur lui-même, qu'il est un être plein, un individu à part entière, juge

de ses intérêts, fort de ses opinions, titulaire de ses goûts et aversions, jaloux de son idiome, de sa musique, de ses choix vestimentaires. Il sait ce qui lui plaît, il sait ce qui est nul et, si d'aventure il ne le sait pas, ses pairs se chargeront de le lui faire savoir. Le marché, qui plus est, entérine ses désirs et s'applique à les satisfaire avec tous les égards que l'on doit à un consommateur insatiable. Courtisé, honoré, adulé par l'industrie du divertissement, il ne se définit plus par son inachèvement. Rien ne lui manque. Il ne peut vouloir qu'on l'élève : il est sur un trône. (...) Les murs s'effritent : l'actualité force les portes du temple, la liberté des Modernes s'invite dans les ■ ■ ■